

Foi chrétienne et ancrage dans le réel

Selon la théologie catholique la conversion à la foi chrétienne est l'œuvre de l'Esprit Saint : le changement s'opère si profondément qu'il échappe à l'analyse humaine ; celle-ci ne peut seulement qu'en décrire les circonstances principales, quoique les convertis essaient de parler de ce qu'ils ont vécu ; mais sont-ils compris hors des autres chrétiens, de quelques amis ou autres qui se sentent en affinité avec eux (via des vidéos postées web) ?

S'il est admis que le « consentement » à l'œuvre de l'Esprit Saint échappe largement aux critères psychologiques et sociologiques, il n'en est pas de même du refus de la foi chrétienne, au moins dans ses motivations. Voilà qui devrait intéresser tous les pasteurs qui ont à cœur de collaborer au travail de l'Esprit, comme l'écrivait saint Paul : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! » (1Co 9,16). Car, une fois identifiés, les obstacles à la foi peuvent être mieux pris en compte et combattus : cela s'appelle la libération des intelligences et des cœurs. Mais l'idée entre en contradiction avec celles qui gouvernent le dialogue inter-religieux actuel, et en particulier avec son absence de but et son refus en creux de ce qu'on a appelé « le prosélytisme », un terme devenu négatif. Sauf quand il s'agit des autres religions. C'est peut-être une manière de s'aligner sur le wokisme qui veut faire condamner le témoignage chrétien au titre de « discours de haine ».¹

Divine surprise : des socio-psychologues clairvoyants donnent des clés pour prendre en compte ces obstacles à la foi, quoiqu'ils ne s'intéressent pas précisément ou même pas du tout à la question de la conversion, ni aux contrefaçons du christianisme (ou « hérésies ») apparues après les Apôtres : ils parlent simplement du retour au réel. Dans [ce courageux article](#), Joshua Stylman analyse l'ensemble des mécanismes qui empêchent de voir la réalité, en médecine ou en politique par exemple et dans des domaines variés. Les myopies ou l'aveuglement sont liés à de fausses croyances voire à une anti-science : c'est toujours une adhésion de « foi », qui empêche l'exercice de la raison. La différence avec la foi chrétienne est que celle-ci ne « crée » pas (c'est-à-dire ne fait pas vivre dans) une autre réalité.

Nous sommes obligés de creuser la question soulevée par Stylman, qui est la question de la vérité. La définition donnée par Thomas d'Aquin à quelque chose d'indépassable : *adequatio rei et intellectus*, une formule que l'on peut essayer de rendre par *ajustement entre la réalité et notre intelligence*. Cet ajustement est une relation qui n'est jamais terminée, et qui trouve son fondement premier chez le tout-petit, non en ce qu'il prend conscience de lui-même (ce qui advient tardivement) mais bien plus tôt, quand il pose son premier jugement ou « jugement d'existence » éveillant son intelligence : « ceci est ».² Ce jugement premier est vécu dans une relation à autrui, et il en sera toujours ainsi : la vérité se situe toujours en relation, c'est-à-dire que le rapport à la réalité est médiatisé en permanence, en particulier par une langue et dans une certaine culture. Pour autant, ce rapport est fiable, il s'ajuste même de plus en plus, quand on a l'intention de toucher et de comprendre le réel. Le déni du réel, lui, procède de l'intention inverse : le but n'est pas de comprendre le réel mais de le changer. Il ne faut jamais oublier la formule de Lénine : « Si la réalité s'oppose au communisme, il faut changer la réalité ».³ Une telle volonté de renversement du réel (de « table rase » comme on dit — *Conceptual Engineering*) n'est pas rare dans le monde moderne, c'est même ce qui le caractérise. Et précisément parce qu'ils sont modernes, ces rêves de monde nouveau échappent pour l'essentiel à la compréhension de la philosophie que nous a léguée la Grèce antique.

En effet, dans le monde préchrétien (païen), les questions religieuses relevaient de cultes et de rites, sur base de croyances très diverses et souvent locales ; elles ne reposaient pas sur une foi, c'est-à-dire sur une adhésion à quelque chose de non expérimental mais de supposé vital : les dieux sont loin et le

¹ La pression s'exerce dans les pays wokistes tels que [l'Angleterre](#) ((jusqu'à [l'assassinat](#))) ou [l'Ecosse](#), [Virginie](#) (USA), [Allemagne](#), mais aussi sur [Facebook](#). En revanche, l'appel à haïr les chrétiens ou les Européens n'est jamais un « discours de haine », ni rien de ce qu'on peut lire dans le Coran ou dans ses commentaires sur le web.

² https://i-docteurangelique.fr/DocteurAngelique/bibliotheque/complements/lettreaunami.htm#_Toc517781797 .

³ Cette citation de Lénine provient (de mémoire) du mensuel « Catacombes » des années 75-80, et il y aurait intérêt à la retrouver en russe, ainsi que celles-ci, tout aussi significatives : « Si pour le triomphe du communisme il fallait éliminer les neuf dixièmes de la population, il ne faudrait pas reculer devant ce sacrifice » ; et : « La seule métaphysique qui puisse s'opposer au marxisme est celle de Thomas d'Aquin ».

mieux est que, de chaque côté, on s'occupe de ses propres affaires (moyennant des offrandes faites à tel ou tel « dieu » local pour se le rendre propice). Ce monde-là, pourvu d'une certaine science et d'une certaine sagesse à côté de grandes misères et injustices, se méfie hautement des rêveries qui viendraient perturber l'ordre cosmique ; mais il ne fait pas le poids face au monde dit « moderne ». Ce que celui-ci exige, ce n'est plus que les gens partagent une sagesse mais qu'ils adhèrent par un acte de foi à des « narratifs » de Salut, qui leur sont imposés par le pouvoir politique, médical, médiatique, scientifique, militaire ou religieux. Il s'agit d'enfermer les populations dans la peur de tel ou tel mal tout en imposant l'adhésion au Salut de ce mal mis en avant, exacerbé ou même complètement affabulé (wokisme, climatisme, écologisme, vaccinisisme, hindouisme politique actuel, racialisme, etc., sans oublier les idéologies religieuses). Le fondement de ces fallacieux combats de Salut contre tel ou tel mal (toujours présenté comme universel) est évidemment d'être des singeries du véritable et unique combat contre le Mal universel, qui est celui du christianisme, combat instauré par le Seigneur Jésus qui l'a déjà gagné. Cela, le philosophe ou le socio-psychologue le comprennent difficilement.

Néanmoins, ceux-ci en perçoivent quelque chose, car ils sont confrontés au mécanisme de distorsion de la réalité que Stylman appelle à juste titre une « prison » ; il s'agit en effet d'une prison intérieure de laquelle le prisonnier rechigne à sortir, précisément à cause de la « foi » qu'il a été amené à donner à telle ou telle structure de pouvoir. Si les sciences humaines peinent à comprendre ce qu'est la foi (on ne peut pas le leur reprocher), elles peuvent cependant analyser très justement les dénis de réalité c'est-à-dire les conséquences néfastes des fausses foies (ou même simplement de foies déviantes). Ainsi, cet article ne va pas jusqu'au bout (malgré sa longueur), mais ce qu'il essaie de décrire est éclairant pour tous ceux qui annoncent l'Évangile : **toute fausse foi empêche la vraie foi.**

Libérer des fausses foies devrait donc être le souci majeur de charité de la part des responsables chrétiens, surtout quand on mesure les dégâts qu'elles causent aux personnes et à la société (et accessoirement, au salut éternel...). La problématique est donc celle du retour à la réalité, un retour qui demande du courage, qui est souvent douloureux, mais qui, aux yeux de tout homme honnête, apparaît indispensable ; pour un chrétien, c'est un premier pas, souvent décisif, vers la découverte de la Réalité révélée qui est plus réelle que tout ce que nous pouvons connaître de la réalité.

Edouard M. Gallez csj



La prison de la certitude

Par Joshua Stylman, traduction par Marie-Claire Tellier, le 8 avril 2025

Dans l'essai d'hier sur les « [réalités parallèles](#) », j'ai exploré la façon dont le tri algorithmique et la manipulation de l'information ont créé des réalités fragmentées où nous ne partageons plus une compréhension commune des faits. Aujourd'hui, je me penche sur le revers de la médaille : pourquoi nos esprits s'accrochent à des croyances malgré les preuves de manipulation.

Un dicton, dont on peut douter qu'il soit lié à Mark Twain, le dit : « *Il est plus facile de tromper les gens que de les convaincre qu'ils ont été trompés* ». Qu'il soit vrai ou non, ce dicton met en évidence une

réalité psychologique : une fois que l'on s'est engagé dans une croyance, il peut sembler presque impossible de l'abandonner.

Dans mes travaux précédents, j'ai exploré la manière dont notre paysage informationnel est systématiquement conçu par la division algorithmique (« [Engineering Reality](#) »), les récits institutionnels (« [Reading Between the Lies](#) ») et le rejet systématique de la reconnaissance des formes (« [That Can't Be True](#) »). Mais la compréhension de ces systèmes externes ne représente que la moitié de l'équation. L'autre moitié réside en nous - les mécanismes psychologiques qui nous font résister à l'idée de changer d'avis, même lorsque nous sommes confrontés à des preuves accablantes.

Pourquoi se tromper fait mal

Je discutais récemment avec un ami d'événements historiques qui ne collaient pas. Lorsque je lui ai suggéré d'examiner certaines preuves remettant en cause la version officielle du 11 septembre, il s'est immédiatement refermé sur lui-même - non pas parce qu'il est inintelligent ou curieux, mais parce qu'« *il a perdu un ami ce jour-là* ». Son lien émotionnel avec l'événement a créé une forteresse psychologique qu'aucune preuve ne peut pénétrer. De même, beaucoup de ceux qui ont défendu avec zèle les politiques COVID reconnaissent aujourd'hui que « *des erreurs ont été commises* », mais insistent sur le fait que « *les experts avaient de bonnes intentions* ». Il ne s'agit pas d'un bilan, mais d'une rationalisation.

Un article de l'Atlantic intitulé « [Why the COVID Reckoning Is So One-Sided](#) » ([version non payée](#)) illustre parfaitement cette résistance psychologique au changement de croyance. Jonathan Chait, l'auteur de l'article, critique avec suffisance les conservateurs tout en faisant preuve de l'aveuglement cognitif que je décris : il considère les « erreurs » des libéraux comme de simples erreurs de bonne foi plutôt que comme des échecs systématiques qui ont dévasté des vies. Il ne reconnaît nulle part la censure armée qui a écrasé la dissidence.

Cela est directement lié à ce que j'ai évoqué hier à propos des réalités parallèles. Ma propre expérience illustre ce fossé : [lorsque j'ai dénoncé les mandats](#), de nombreux membres de mon entourage personnel et professionnel n'ont pas pu défendre leurs positions par la science ou la logique. Plutôt que de s'engager, ils ont tout simplement cessé de communiquer avec moi. Aujourd'hui, nous vivons dans les temps séparés que j'ai décrits hier. Je ne suis pas amer, mais sincèrement troublé par la facilité avec laquelle les liens humains se sont rompus lorsque les croyances ont été remises en question. J'ai le pardon dans le cœur, mais je n'oublierai pas la rapidité avec laquelle les gens ont révélé leurs véritables priorités lorsque le conformisme social est entré en conflit avec l'ouverture d'esprit.

Ces réactions révèlent un aspect profond de la psychologie humaine : admettre que nous avons été manipulés ne consiste pas simplement à traiter de nouvelles informations. Il faut affronter la possibilité que notre compréhension fondamentale de la réalité - et peut-être notre identité même - ait été construite sur du faux.

Le coût de l'admission

Prenons l'exemple des vaccins ARNm. Pour les parents qui se sont empressés de faire vacciner leurs enfants, ou pour les médecins qui les ont promus avec enthousiasme auprès de leurs patients, reconnaître les dommages potentiels ne consiste pas simplement à mettre à jour leur évaluation des risques. Il s'agirait d'affronter l'insupportable possibilité qu'ils aient pu nuire à ceux qu'ils aiment le plus.

Les travailleurs de la santé ont été vaccinés en priorité, ce qui a eu pour effet de les enfermer dans le discours dès le départ. Une fois que vous avez pris la piqûre et que vous l'avez imposée à vos patients, votre identité - votre jugement professionnel, votre éthique, l'image que vous avez de vous-même en tant que soignant - dépend de son innocuité. Le coût de l'admission d'une erreur devient psychologiquement prohibitif.

Le coût devient dévastateur sur le plan personnel. Plusieurs amis amènent aujourd'hui leurs enfants chez le cardiologue pour des problèmes apparus après la vaccination. Seul l'un d'entre eux a confié en privé qu'il pensait que les vaccins étaient à l'origine de l'état de son enfant. Pour les autres, reconnaître cette possibilité reviendrait à affronter une culpabilité insupportable : celle d'avoir pu nuire à leur enfant en suivant ce qu'ils croyaient être un conseil médical responsable.

Cela explique pourquoi certains des plus fervents défenseurs de ces interventions sont souvent les prestataires de soins de santé qui les ont administrées. Comme l'ont démontré le psychologue Leon

Festinger et ses collègues dans leur étude historique de 1957 intitulée « [Quand la prophétie échoue](#) », lorsque des preuves contredisent une croyance fondamentale, de nombreuses personnes n'abandonnent pas cette croyance - elles la renforcent tout en rejetant les preuves.

Le piège de l'identité

Les mêmes mécanismes psychologiques sont à l'œuvre dans le débat sur les jeunes transgenres. Les parents qui ont soutenu la transition médicale de leur enfant se heurtent à une barrière psychologique insurmontable qui les empêche de revenir sur leur décision, quelles que soient les preuves émergentes concernant les risques ou les taux de regret.

En observant mes amis naviguer sur ce terrain avec leurs propres enfants, je suis frappée par les parallèles avec d'autres formes d'enracinement des croyances. Les parents qui ont donné leur feu vert à la transition de leur enfant sont confrontés au même piège : reconsidérer les risques en admettant une catastrophe potentielle.

Plus leur soutien est public, plus les enjeux sont importants. Une fois que vous avez fièrement annoncé la transition de votre enfant sur les médias sociaux, que vous avez témoigné devant les conseils scolaires de l'importance d'une prise en charge adaptée au genre, ou que vous avez été célébré comme un « *parent modèle de soutien* », le piège de l'identité se referme. Changer d'avis n'est pas simplement s'adapter à de nouvelles informations, c'est une forme de suicide social et psychologique.

L'aspect de la contagion sociale est frappant. Un ami m'a récemment raconté que dans la classe de troisième de son enfant, dans une école privée d'élite de New York, près de 50 % des filles s'identifient désormais à autre chose qu'à une femme. À mon époque, beaucoup de ces filles se seraient simplement peint les ongles en noir et auraient dit qu'elles étaient gothiques.

En prenant du recul par rapport à la situation actuelle, je pense que nous assistons à une mode éphémère plutôt qu'à une révélation sur la nature humaine qui, d'une manière ou d'une autre, est restée cachée tout au long de l'histoire jusqu'à aujourd'hui. Ce point de vue ne nie pas l'expérience de quiconque, il la replace simplement dans le contexte de la façon dont les adolescents ont toujours navigué dans les eaux turbulentes de la découverte de soi.

Ce qui me brise le cœur, c'est de voir ces enfants traverser l'adolescence - déjà difficile - avec une douleur et une confusion authentiques. Leurs luttes méritent d'être prises au sérieux. Mais je crains qu'au lieu de les aider à explorer leur identité de manière à préserver leurs options futures, nous nous soyons empressés de médicaliser ce qui pourrait être des phases de développement normales, ce qui conduit souvent à des interventions irréversibles avant qu'ils n'aient pleinement développé leur sens de soi.

Bien sûr, la dysphorie de genre existe, et ceux qui en font l'expérience méritent non seulement de la compassion et de la dignité, mais aussi notre soutien indéfectible. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas l'affirmation des identités, c'est le moment et la permanence des décisions médicales. Nous ne laissons pas les enfants se faire tatouer, s'engager dans l'armée ou faire d'autres choix qui changent leur vie, précisément parce que nous comprenons la psychologie du développement. Pourtant, dans ce domaine, la prudence réfléchie est qualifiée de haine, ce qui rend les conversations sérieuses presque impossibles.

Quand l'autorité rend aveugle

Au-delà de l'identité, la confiance que nous accordons à l'autorité approfondit le lien - pensez aux [expériences de Milgram](#) à Yale dans les années 1960, qui ont révélé la tendance troublante de l'humanité à obéir à l'autorité même lorsque cela va à l'encontre de notre propre sens moral. Les participants ont continué à administrer ce qu'ils croyaient être des chocs électriques douloureux parce qu'un homme en blouse de laboratoire leur avait assuré que c'était nécessaire.

Le parallèle avec notre époque est frappant : des professionnels bien formés ont suspendu leur jugement et leurs préoccupations éthiques parce que des responsables de la santé publique en position d'autorité leur ont assuré que des mesures sans précédent étaient nécessaires. Lorsque des experts ont recommandé des politiques sans précédent historique ni preuve à l'appui, de nombreuses personnes instruites s'y sont conformées par réflexe - non pas à la suite d'une évaluation minutieuse, mais par déférence à l'égard de l'autorité.

L'expression « *Trust the Science™* » est devenue l'équivalent moderne du « *L'expérience doit continuer* » de Milgram, une phrase qui met fin à la réflexion et qui est conçue pour passer outre le

jugement individuel. Cette déférence n'était pas un signe de compréhension scientifique, mais son contraire : la substitution de l'autorité à la preuve.

Le bouclier du statut

Dans « [L'illusion de l'expertise](#) », j'ai exploré la manière dont notre classe professionnelle confond souvent titres et sagesse. Cette dynamique crée un autre obstacle à l'évolution des croyances : la protection du statut.

Pour de nombreux professionnels instruits, leur statut social dépend de leur capacité à être perçus comme informés et rationnels. Admettre qu'ils se sont fondamentalement trompés sur des questions importantes menace non seulement leurs croyances, mais aussi leur statut. Si vous avez construit votre identité sur le fait d'être « *fondé sur des preuves* » ou de « *suivre la science* », le fait de reconnaître que vous avez été induit en erreur remet en cause l'idée que vous vous faites de vous-même.

Cela explique la véhémence avec laquelle de nombreuses personnes ont défendu les politiques de plus en plus incohérentes du COVID. Leur attachement féroce ne portait pas sur les politiques elles-mêmes, mais sur l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes en tant que suiveurs rationnels des conseils d'experts. Changer de position n'était pas simplement une mise à jour des faits - cela signifiait perdre la face.

Comment notre cerveau combat la vérité

Les recherches en neurosciences cognitives suggèrent une idée convaincante : [notre cerveau traite les remises en question des croyances fondamentales de la même manière qu'il traite les menaces](#). Lorsqu'on leur présente des preuves contredisant des opinions profondément ancrées, les gens éprouvent souvent une réaction physiologique de stress - et pas seulement un désaccord intellectuel. Nos circuits neuronaux semblent conçus pour protéger notre vision du monde avec autant de vigilance que notre sécurité physique.

Cela explique pourquoi la présentation des faits fait rarement changer d'avis sur des questions chargées d'émotion. Lorsqu'une personne réagit à des preuves contraires par la colère ou le rejet, elle ne fait pas preuve d'entêtement : elle subit une réaction neurologique de menace.

Notre cerveau a évolué pour donner la priorité à l'acceptation sociale plutôt qu'à la vérité objective - un avantage pour la survie dans les milieux tribaux où le rejet pouvait signifier la mort. Cela crée une vulnérabilité fondamentale : nous sommes câblés pour nous conformer aux croyances de notre groupe social, même lorsque les preuves suggèrent qu'elles sont erronées.

Comment surmonter un câblage aussi primaire ?

Briser le charme

Si la psychologie humaine crée une résistance si puissante au changement de croyances, comment pouvons-nous espérer la briser ? La première étape consiste à faire preuve de compassion et à comprendre que ces mécanismes ne sont pas le signe de la stupidité, mais de l'humanité.

Lorsqu'une personne refuse de reconnaître des preuves, même accablantes, qui contredisent ses croyances, elle n'est pas nécessairement malhonnête ou irrationnelle. Elle se protège d'un préjudice psychologique qui lui semble aussi réel qu'un danger physique.

Pour franchir ces barrières, il faut :

- **Créer des espaces sûrs pour le doute** : Les gens ont besoin d'un environnement où la remise en question n'est pas synonyme de rejet immédiat. Plus l'expression du doute est socialement coûteuse, plus les croyances s'enracinent.
- **Préserver la dignité** : Le changement devient possible lorsque les gens peuvent sauver la face. Cela signifie qu'il faut se concentrer sur les systèmes plutôt que sur les faiblesses personnelles, ce qui permet aux gens d'actualiser leurs croyances sans avoir l'impression d'être des imbéciles.
- **Instaurer la confiance grâce à des valeurs partagées** : Avant de remettre en question les croyances d'une personne, il convient d'établir un terrain d'entente. Les gens sont plus réceptifs aux vérités difficiles de ceux qu'ils perçoivent comme partageant leurs valeurs fondamentales.

- **Patience à l'égard du processus** : Le changement de croyance se fait généralement de manière progressive, et non par des conversions spectaculaires. Une personne peut s'interroger en privé longtemps avant de changer publiquement de position.
- **Diriger par des questions et non par des affirmations** : La méthode socratique reste puissante - les questions qui incitent à la réflexion réussissent souvent là où les défis directs échouent.

Les enjeux

Il ne s'agit pas seulement de gagner des arguments politiques ou d'avoir raison. Les mécanismes psychologiques qui nous empêchent de mettre à jour de fausses croyances créent des vulnérabilités qui s'étendent à tous les aspects de la société.

Une population incapable de reconnaître la manipulation devient de plus en plus vulnérable. Si nous ne pouvons pas admettre que nous nous sommes trompés au sujet des ADM irakiennes, nous sommes vulnérables au récit de la prochaine guerre. Si nous ne pouvons pas reconsidérer les effets néfastes de l'enfermement, nous sommes préparés à la prochaine intervention d'urgence. Lorsque nous ne pouvons pas remettre en question l'influence de l'industrie pharmaceutique, nous sommes sans défense face à la prochaine intervention rentable.

Comme je l'ai expliqué dans « [Empty Gestures](#) », cette résistance psychologique est à l'origine de certains de nos moments les plus sombres - des périodes au cours desquelles des personnes par ailleurs bienveillantes participent à la persécution parce que reconnaître la vérité reviendrait à se confronter à leur propre complicité.

L'esprit compartimenté

L'obstacle le plus profond au changement de croyances est peut-être ce que j'ai décrit hier comme la fragmentation de l'esprit - notre capacité à compartimenter les informations de manière si efficace que les contradictions peuvent coexister sans créer la dissonance qui pourrait inciter à reconsidérer les choses.

La véritable croissance exige ce que j'ai appelé « *l'esprit non divisé* », c'est-à-dire la capacité à appréhender la complexité sans se réfugier dans des récits simplistes, à reconnaître les schémas sans succomber à la paranoïa, à maintenir les principes sans diaboliser ceux qui ne sont pas d'accord.

Cette intégration n'est pas seulement intellectuelle mais aussi émotionnelle - apprendre à tolérer l'inconfort de l'incertitude et la douleur d'admettre l'erreur. Il s'agit d'une forme de maturité psychologique que notre environnement d'information actuel décourage activement.

Le courage de reconsidérer

La question n'est pas de savoir si vous ou moi avons été manipulés - nous l'avons tous été, de diverses manières. J'ai certainement cru à des récits qui se sont ensuite révélés faux et j'ai dû affronter le processus délicat de reconsidérer des positions profondément ancrées. La différence ne réside pas dans notre immunité à la tromperie, mais dans notre volonté de la reconnaître lorsque des preuves apparaissent. Un signe d'intelligence véritable ne réside pas dans les diplômes ni même dans les connaissances que l'on possède, mais dans la volonté de reconsidérer ses points de vue lorsque de nouvelles informations apparaissent.

Ceux qui semblent les plus réticents à changer d'avis sont souvent ceux qui sont les plus investis dans le statu quo, que ce soit professionnellement, socialement ou psychologiquement. Leur résistance ne témoigne pas d'une intelligence inférieure, mais d'un investissement plus profond dans les systèmes qui ont façonné leur réussite.

Par ailleurs, ceux qui ont moins à perdre d'un changement de système - la classe ouvrière, les marginalisés, ceux qui ont été les témoins directs de l'échec systémique - affichent souvent un scepticisme plus fondé à l'égard des discours institutionnels.

Comprendre ces barrières psychologiques ne signifie pas abandonner la quête de la vérité. Au contraire, cela implique de l'aborder avec plus de compassion, en reconnaissant que derrière chaque défense acharnée d'un faux récit se cache une peur bien humaine du prix à payer pour changer d'avis.

Nous avons tous été manipulés ; c'est universel. La différence réside dans l'acceptation de cette réalité. Une société qui ne peut pas y parvenir devient de plus en plus vulnérable. La vérité exige non

seulement de meilleurs systèmes, mais aussi une prise de conscience de soi, faisant de la reconsidération un acte de courage, et non de défaite.

[Source](#)